

DANIEL CROZES
Une mère à aimer

*Trois générations
de femmes et leurs secrets
de naissance*

ROUERGUE

Présentation

En 1905, à l'âge de 17 ans, Jeanne Ducamp entre comme apprentie brodeuse aux Nouveautés Parisiennes, à Millau, le magasin le plus chic de la ville. La vraie vie commence enfin ! Car Jeanne a grandi dans l'atmosphère confinée de l'orphelinat Notre-Dame, à Rodez, où elle a été abandonnée toute petite. C'est le drame de cette jeune fille jolie et intelligente : ne rien connaître de ses origines.

Plutôt douée, elle apprend vite le métier, mais par une suite de circonstances malheureuses, elle se retrouve fille mère d'une petite Angèle. Heureusement, un couple de jeunes notables l'engage comme nourrice : dans leur belle maison d'Espalion, elle trouve chaleur et soutien, d'autant qu'elle fait la connaissance d'un employé des chemins de fer. Son bonheur serait complet si elle retrouvait la trace de celle qui lui a donné le jour et éclaircissait enfin le secret de sa naissance...

Une mère à aimer est un beau roman sensible sur le destin des femmes au début du xxe siècle. On y découvre la condition des apprenties et des servantes de ferme soumises à leurs employeurs, celle des filles mères et des nourrices. Avec Daniel Crozes, on arpente les paysages aveyronnais contrastés qu'il connaît si bien, ainsi que les villes de Paris et de Toulouse. Une nouvelle fois, cet auteur sait jouer de son savoir-faire de romancier et d'historien pour nous plonger au cœur d'une époque et créer des personnages criants de vérité.

Daniel Crozes

Journaliste, historien et romancier, Daniel Crozes est l'auteur de près de quarante ouvrages, tous publiés aux Éditions du Rouergue. Profondément attaché à son Aveyron natal, il s'en est fait tour à tour le chroniqueur et le conteur. L'écrivain du terroir aveyronnais explore l'histoire d'une région qu'il retrace à travers différents genres, avec une égale rigueur. Son dernier roman, *L'héritier*, est sorti en 2010.

Du même auteur au Rouergue

Romans

- *L'Héritier*, 2010.
- *Les Chapeaux d'Amélie*, 2007, Grand prix du roman de la ville de Pamiers, 2008.
 - *La Kermesse des célibataires*, 2006.
 - *Mademoiselle Laguiole*, 2005.
 - *L'Alouette*, 2004.
- *Monsieur le Gouverneur*, 2003. Le Livre de Poche, 2005.
- *Ces gens du beau monde*, 2002. Le Livre de Poche, 2005.
- *Le Bal des gueules noires*, 2001. Prix du salon d'Hermillon, 2002. Le Livre de Poche, 2004.
 - *La Montagne sacrée*, 2000. Le Livre de Poche, 2002.
 - *Julie*, 1999. Le Livre de Poche, 2001.
 - *La Fille de La Ramière*, 1998. Le Livre de Poche, 2000.
 - *La Gantière*, 1997. Prix Lucien-Gachon 1998.
- Prix des Inter-CE (comités d'entreprises) des Pays de la Loire 1998. Le Livre de Poche, 1999.
 - *Le Café de Camille* (avec Danielle Magne), 1995. Le Livre de Poche, 2003.
 - *Le Pain blanc*, 1994. Prix Mémoire d'oc 1994. Pocket 1997.
 - *Les Neiges rouges de l'an II*, 1991.
 - *La Cloche volée*, 1989.
 - *Les Feux de la Liberté*, 1988.

Albums et essais

- *La France des métiers. Dans les fermes et caves de Roquefort*, photographies de Jean Ribière, 2013.
- *La France des métiers. Dans les burons de l'Aubrac*, photographies de Jean Ribière, 2013.
 - *Éleveurs. Au temps des champs de foire*, photographies de Denis Barrau, 2013.
 - *Les 501 proverbes de l'Aveyron*, ill. Séverin Millet, 2013.
 - *Le Clan des 12. Aveyronnais d'ici et d'ailleurs*, ill. Séverin Millet, 2012.
 - *L'Estofi. Un plat qui venait du froid* (avec Christian Bernad), 2012.
 - *Les Bêtes noires. Des chemins de fer dans le Massif central*, 2011.

- *La Petite Encyclopédie de l'Aveyron*, ill. Séverin Millet, 2011.
- *Les 1001 mots de l'Aveyron*, ill. Séverin Millet, 2010.
- *Sentinelles des montagnes. Les burons de l'Aubrac, des monts du Cantal et du Cézallier*, 2008.
 - *L'Aubrac. La belle aux yeux noirs*, 2006.
 - *Le Laguiole. Éloge du couteau*, 2005.
 - *Ces objets qui nous habitent*, 1999.
 - *Le Laguiole. Une lame de légende*, 1996.
- *L'Année des treize lunes. Almanach perpétuel*, 1996.
 - *Métiers de tradition, coutumes en fête*, 1995.
- *Daniel Crozes vous guide en Aveyron*, 1994 ; nouvelles éditions revues et réactualisées sous le titre *Le Guide de l'Aveyron*, 2000 et 2004.
- *Les Aveyronnais. L'esprit des conquérants* (avec Danielle Magne), 1993.
 - *Raymond Lacombe. Un combat pour la terre*, 1992.
 - *De corne et d'acier. L'épopée du couteau de Laguiole*, 1990.
 - *Douze métiers, treize coutumes*, 1987.
- *La Bête noire. L'aventure du rail en Aveyron depuis 1858*, 1986.

© Éditions du Rouergue, 2013
 ISBN : 978-2-8126-0613-7
www.lerouergue.com

DANIEL CROZES

Une mère à aimer

roman

ROUERGUE

Extrait de la publication

1

La matinée s'achevait dans l'atelier de couture de Louise Canac. Fourbues, des picotements aux yeux et les reins cassés pour s'être penchées sur leur table pendant cinq heures d'affilée, les ouvrières guettaient avec impatience le moment où les cloches de Rodez les libéreraient en égrenant les notes joyeuses de l'angélus. C'était une journée ensoleillée du printemps 1905, une période de presse pour les couturières. Les communions approchaient, les demandes se multipliaient et les exigences de la clientèle devenaient de plus en plus insistantes. En faufilant l'ourlet d'une robe, Jeanne songeait à l'adolescente qui porterait cette superbe toilette le dimanche de sa communion. La contre-maîtresse la ramena brutalement à la réalité :

– Jeanne, ne rêve pas ! Pierrette attend pour coudre ta robe. Si tu continues à lambiner, nous ne remettrons jamais à temps nos commandes !

Depuis deux ans, Jeanne travaillait chez une couturière réputée de Rodez. Alors qu'elle espérait apprendre à tailler un coupon et à assembler une toilette, elle n'exécutait que des tâches subalternes : faufiler un ourlet, ranger les chutes d'étoffes à la fin de la journée et nettoyer l'atelier après le départ des ouvrières, tendre la pelote des épingles à la patronne ou à la première couturière au moment des essayages, préparer l'infusion de la contremaîtresse à 10 heures et à 16 heures, effectuer des livraisons chez les clientes qui habitaient dans le centre. Pourtant, elle était habile ; elle aimait

coudre et aussi broder grâce à sœur Rosalie qui était experte en la matière et qui l'avait patiemment initiée à cet art. Car Jeanne était pensionnaire de l'orphelinat Notre-Dame, à Rodez, qui l'avait recueillie à l'âge de trois ans. Très jeune, peut-être grâce à la présence de sœur Rosalie, dont les femmes de la bonne société se disputaient les beaux ouvrages en dentelle vendus au bénéfice de la communauté, elle avait montré autant d'intérêt pour les travaux à l'aiguille et au crochet que pour ses études. Certes elle avait obtenu sans difficulté le certificat d'études mais elle avait souhaité devenir couturière alors qu'elle aurait pu se destiner à la carrière d'institutrice, comme l'une de ses camarades, car elle en avait les capacités. La directrice de l'orphelinat l'avait vivement regretté mais n'avait pas cherché pour autant à contrarier ses projets ; elle avait remarqué son esprit créatif, son habileté, son goût pour les belles choses. Aussi l'avait-elle confiée à la couturière Louise Canac pour que Jeanne puisse se perfectionner. Sa réputation ne dépassait-elle pas les frontières du Ruthénois et de l'Aveyron ? En catholique accomplie et, surtout, soucieuse de ne pas s'opposer à la directrice de l'orphelinat Notre-Dame, Louise Canac avait accepté Jeanne dans son atelier mais sans manifester le moindre enthousiasme ; elle avait l'habitude de choisir elle-même son personnel. D'emblée, Jeanne en avait souffert. La contremaîtresse et la première la sous-estimaient. Cette attitude ne trompait pas : Jeanne était convaincue que sa patronne la congédierait après son apprentissage. Ses craintes, elle les avait exprimées auprès de la directrice de Notre-Dame, sœur Madeleine, qui l'interrogeait souvent sur ses journées. « Ne vous inquiétez pas, Jeanne : je parlerai à votre patronne ! » avait-elle promis. Jeanne avait attendu patiemment, mais vainement, que sa situation évolue. Aujourd'hui, elle doutait que sœur Madeleine ait rencontré sa patronne tellement ses réponses à ses questions demeuraient évasives. Elle en avait éprouvé un profond malaise. Une religieuse ne devait-elle pas montrer l'exemple et être une femme de parole ? Alors qu'elle avait envie d'apprendre le métier, Jeanne perdait son temps ; elle rongait son frein. Que faire ? À dix-sept ans, elle n'était pas libre de ses décisions.

À midi, sonnant l'angélus, les cloches de l'église Saint-Amans la surprirent dans ses réflexions. Comme Jeanne ne semblait pas

se préoccuper de l'heure et continuait son ouvrage, deux ouvrières la taquinèrent gentiment.

– Ne traînasse pas, Jeanne, sinon tu seras en retard !

Sœur Madeleine était stricte sur les horaires et ne supportait pas la moindre entorse au règlement. Quelques centaines de mètres seulement séparaient l'atelier, installé sur la place du Bourg, de l'orphelinat qui se dressait sur l'ancienne enceinte fortifiée de Rodez. Le parcours de Jeanne était minuté. La jeune femme ne pouvait pas s'attarder, comme elle l'aurait désiré, devant les devantures des modistes et les boutiques de confection. Lorsqu'elle abandonnait la maison Canac bien après la sonnerie de l'angélus, notamment en période de presse, la contremaîtresse le signalait sur une feuille à en-tête que Jeanne remettait ensuite à la tourière dès son arrivée à Notre-Dame. Même si elle travaillait hors de l'orphelinat, les horaires de ses journées étaient régentés par la règle de la communauté comme si elle était une novice. Elle devait assister au premier office célébré par l'aumônier dans la chapelle à 6 heures ainsi qu'aux complies de 21 heures, participer à différents travaux ménagers. Aspirant à profiter pleinement de sa liberté, elle supportait difficilement cette existence.

Dans un froissement d'étoffes, les ouvrières désertèrent l'atelier en bavardant et Jeanne se retrouva seule devant sa table. Coiffant son chapeau de paille, elle disparut à son tour. La place du Bourg était animée. Des enfants rentraient de l'école en bandes rieuses ; des ménagères chargées de provisions se pressaient de traverser le quartier ; des employés de bureau discutaient par groupes sous les ombrages. Quelques hommes se retournèrent sur son passage. Certes Jeanne était mince, grande et souple mais, vêtue d'une robe gris perle, très simple, elle n'était pas aussi coquette que certaines couturières ruthénoises. En revanche, son sourire, ses yeux clairs, sa démarche élégante attiraient l'attention.

Construit grâce à la générosité de grandes familles ruthénoises, l'orphelinat ressemblait à une caserne avec ses quatre étages, ses dizaines de fenêtres, ses toitures sombres, ses murs de grès rouge et sa cour intérieure qui recevait une cinquantaine d'élèves pendant les récréations. Comme d'habitude, Jeanne actionna le heurtoir. Un instant plus tard, le judas grillagé

dévoila les yeux curieux de la tourière. La double porte de chêne s'ouvrit tandis que sœur Félicie l'accueillait chaleureusement :

– Voilà notre cousette !

Les joues creuses, le front marbré, elle flottait dans sa robe noire tandis que son voile blanc laissait échapper quelques cheveux gris.

– La directrice t'attend dans son bureau, ajouta-t-elle.

– Maintenant ? s'étonna Jeanne.

La religieuse confirma.

Le visage de Jeanne s'éclaira. Sœur Madeleine avait sûrement rencontré sa patronne.

Jeanne s'engagea aussitôt en direction du bureau de la directrice, empruntant des couloirs et des escaliers qui baignaient dans une odeur de bouillon de légumes et de viande en sauce. Elle frappa deux coups discrets.

– Entrez ! entendit-elle depuis le couloir.

Sœur Madeleine occupait une grande pièce aux murs blanchis à la chaux, dont le mobilier se résumait à une table de travail, à une armoire et à deux chaises. Des tableaux religieux et un christ d'une belle dimension constituaient la seule décoration. Les joues rondes et rouges, le visage lisse, le regard pétillant, la directrice respirait la bonhomie. Cette apparence était trompeuse : elle avait de l'autorité, régissant l'orphelinat comme elle l'entendait. Les pensionnaires la redoutaient, ainsi que les novices et certaines professes. Puisqu'elle était également la supérieure de la communauté, on l'appelait plus volontiers Ma Mère que madame la directrice. Elle appréciait cette distinction, attachée à la dimension spirituelle de sa fonction.

– Asseyez-vous, Jeanne ! ordonna-t-elle.

La religieuse referma son registre et la regarda fixement.

– Une patronne de Millau cherche une apprentie en couture qui connaisse bien la broderie ! expliqua-t-elle. Surtout la broderie. Ses ouvrières chiffrent les trousseaux des grandes familles millavoises. Elles sont débordées.

Le visage de Jeanne s'illumina : elle avait toujours voulu devenir couturière et brodeuse.

– Nous avons adressé à madame Cabiroit quelques-unes de vos broderies, continua-t-elle.

– Que pense-t-elle de mon travail ? demanda Jeanne.

– Madame Cabiroit est disposée à vous prendre dans son atelier comme apprentie brodeuse.

Comme les couturières, les brodeuses et les chapelières avaient souvent une mauvaise réputation, la religieuse s'était renseignée auprès de l'archiprêtre de Millau. Il l'avait assurée que madame Cabiroit était une femme de bonne moralité, qui assistait à la messe du dimanche et soutenait les œuvres de la paroisse.

– J'espère que vous ne nous décevrez pas, Jeanne, ajouta-t-elle fermement. Que vous obéirez en toute occasion même s'il vous en coûte, que vous ne rechignerez pas à travailler, que vous donnerez pleinement satisfaction à votre patronne... J'espère également que votre attitude dans la vie de tous les jours honorera la réputation de notre orphelinat... Vous serez logée, nourrie et blanchie chez votre patronne : vous vivrez avec elle et sa famille. N'oubliez pas ce que nous vous avons appris depuis des années : la politesse, le respect des autres, l'honnêteté, la droiture...

Jeanne ne l'écoutait déjà plus et songeait à sa nouvelle vie. Elle ne s'y attendait nullement au point qu'elle éprouva soudain comme un sentiment d'exaltation. Cette annonce la transforma en quelques secondes : elle frissonna de bonheur. Elle avait si souvent rêvé de devenir brodeuse... Mais quel changement ! Pour la première fois, elle quitterait l'orphelinat pour déposer ses valises dans une famille dont elle ignorait tout pour l'heure et dont elle devrait tout partager. Ce serait un déchirement parce qu'elle avait grandi à l'orphelinat et qu'il constituait toute sa vie ; elle ne conservait pas de souvenirs de ses premières années. Jeanne avait interrogé la directrice et même des religieuses qui travaillaient depuis une vingtaine d'années dans cette maison mais personne n'avait été en mesure de l'éclairer, ou personne ne l'avait souhaité. Où avait-elle vécu jusqu'à son arrivée à Notre-Dame ? Chez ses parents ou chez une nourrice ? Pourquoi l'avait-on abandonnée à l'âge de trois ans ? Ses questions étaient lancinantes depuis des années ; elles demeuraient sans réponse. En acceptant cette place d'apprentie à Millau, Jeanne se séparerait de ses deux anciennes camarades de classe qui avaient demandé à rejoindre la communauté comme novices. Elle ne reverrait plus sœur Rosalie qui la captivait avec ses ouvrages de broderie, ni sœur Élisabeth qui était

devenue sa confidente... Mais, dans le même temps, Jeanne était heureuse de travailler dans une maison où on ne la traiterait plus comme une simple coursière. Elle mesurait sa chance.

Le 30 juin, sœur Élisabeth l'accompagna à Millau. Aussitôt après le déjeuner, Jeanne embrassa quelques petites pensionnaires dont elle s'occupait au réfectoire et ses anciennes camarades de classe. Des larmes coulaient sur ses joues tellement l'émotion l'étreignait. Les religieuses la serrèrent ensuite dans leurs bras et la brodeuse, dans un dernier geste d'affection, essuya son visage à l'aide d'un mouchoir. Sœur Madeleine l'escorta jusqu'à la porte d'entrée avant de la presser contre sa poitrine.

– Bonne chance ! glissa-t-elle à Jeanne. Que Dieu vous bénisse. Courage ! Je suis certaine que vous réussirez.

La patache qui assurait le service entre le vieux centre et la gare stationnait déjà sur le boulevard. Le conducteur arrima la malle sur l'impériale pendant que Jeanne et sœur Élisabeth s'installaient sur une banquette. Puis son fouet claqua et l'attelage disparut dans un grincement d'essieux. À la gare, sœur Élisabeth acheta deux billets et elles rejoignirent une voiture de troisième classe de l'express de Millau dont la locomotive crachait des panaches de fumée blanche et soufflait de la vapeur sous la marquise, dans l'attente du départ. Après le coup de sifflet du chef de gare, le convoi s'ébranla enfin. Appuyée contre la fenêtre, Jeanne regarda s'éloigner Rodez et sa cathédrale dans cet après-midi estival à la température étouffante. C'était son premier voyage. Pendant trois heures, elle découvrit les paysages de la vallée de l'Aveyron que la sécheresse avait jaunis, les causses de Sévérac aux pâturages caillouteux sur lesquels les bergers surveillaient leurs brebis en se protégeant du soleil sous un parapluie, les hauteurs d'Engayresque où coulait un air frais même en juillet puis la descente sur Aguessac et la vallée du Tarn. Sœur Élisabeth essaya bien de l'extirper du mutisme dans lequel la jeune femme s'était enfermée mais elle n'y parvint pas. Jeanne songeait à ces années qui s'étaient écoulées à l'orphelinat, à sa mère dont elle ne savait même pas le prénom, à ses anciennes camarades, à sa nouvelle existence chez cette couturière. À quelques kilomètres seulement de Millau, elle constata que la lumière devenait soudain plus éclatante, que les

maisons étaient de pierre claire et que les vignes couvraient les pentes escarpées. Le paysage était bien plus avenant que les quartiers de Rodez aux rues sombres et froides.

Sur le quai de la gare, sœur Élisabeth sollicita un commis pour convoyer la malle de Jeanne jusqu'à la boutique des Cabirots. Il était 18 heures passées. Le soleil était chaud et elles ruisselaient. Sœur Élisabeth suffoquait dans son costume de nonne qu'elle aurait volontiers échangé contre la toilette légère de Jeanne. Il n'y avait pas un souffle de vent dans les rues. La bouche sèche, elles s'empressèrent de parcourir les quelques centaines de mètres qui les séparaient du Mandarous.

Dès qu'elles pénétrèrent sur la place centrale, elles repèrent l'enseigne des Nouveautés parisiennes entre le Grand Café de Millau et une pâtisserie. Le commis y avait déjà déposé la malle de Jeanne avant de disparaître avec son charreton. Elles entrèrent et la clochette de la porte tintinnabula. À cette heure de la journée, il y avait peu de clientes. Aussi remarqua-t-on leur arrivée. Une femme d'une quarantaine d'années, élégante, aux cheveux châains et à la silhouette élancée, abandonna son comptoir pour les accueillir avec un grand sourire. C'était Mélanie Cabirots.

– Bienvenue dans la famille et la maison Cabirots !

Elle les emmena sur-le-champ dans les rayons pour leur montrer les trésors de sa maison : des centaines de coupons d'étoffes s'alignant sur les étagères. Les cotons voisinaient avec les damas, les percales, les toiles de lin, la toile du Nil, les batistes, les soieries, les mousselines.

– Nous avons le plus grand choix de tissus de Millau ! précisa-t-elle fièrement. Lorsqu'une cliente commande une robe de soirée ou un manteau, les couturières prennent ses mesures dans l'atelier du premier puis la conseillent pour l'étoffe, qu'elle achète ensuite dans notre boutique du rez-de-chaussée. Elle ne se déplace qu'une fois ! C'est un avantage appréciable... Et c'est bien pour cette raison que nous sommes très sollicités.

Elle vendait aussi des corsets, de la layette, des dentelles, des colifichets, des rubans, des boutons, des plumes.

– C'est dommage que sœur Rosalie ne puisse connaître ce magasin ! murmura Jeanne à sœur Élisabeth. Elle en serait ébahie.

La religieuse se contenta de sourire.

Elles montèrent ensuite au premier où l'atelier de broderie et de couture occupait tout l'étage. Mélanie Cabiroit présenta Jeanne aux deux premières couturières ainsi qu'à la première brodeuse. Quant aux ouvrières, elles abandonnèrent leur ouvrage pendant quelques secondes pour découvrir la nouvelle apprentie. Jeanne remarqua qu'il régnait dans les pièces spacieuses et bien éclairées une ambiance industrielle et appliquée, comme chez Louise Canac, mais plus décontractée.

Après cette visite rapide de l'atelier, elles reprirent l'escalier pour accéder à l'appartement des Cabiroit aux second et troisième étages. Mélanie Cabiroit se dirigea aussitôt vers l'office où une jeune femme s'affairait derrière le fourneau. C'était Justine, la cuisinière, femme de chambre et blanchisseuse de la famille. Les joues pleines et cramoisies par la chaleur, les cheveux très longs et bruns qu'elle coiffait en chignon, les hanches et les épaules rondes, elle respirait la bonne humeur.

– Vous montrerez sa chambre à la nouvelle apprentie, demanda Mélanie Cabiroit à Justine. Dès que vous aurez un moment de libre, bien sûr... Ne laissez pas brûler le dîner !

À l'adresse de Jeanne, elle précisa ensuite :

– Les journées du personnel débutent à 7 h 30 et se terminent à 19 heures avec une pause d'une heure et demie pour le repas. Vous prendrez le vôtre avec Justine. Soyez toujours à l'heure. Je déteste que mes ouvrières soient en retard.

Sur ces entrefaites, Gabriel Cabiroit les rejoignit. C'était un homme rondouillard et aimable, à la moustache frisstante et aux cheveux clairsemés. Il ne s'attarda pas à l'office et s'éclipsa tandis que sa femme regagnait la boutique.

Jeanne et sœur Élisabeth hissèrent la malle dans l'une des deux chambres qui étaient aménagées sous les combles de l'immeuble. Exténuée, le visage ruisselant, la religieuse s'effondra sur l'unique chaise de la pièce pour se reposer. Puis elle embrassa Jeanne ; elle reprenait l'express pour Rodez le soir même.

– J'espère que tu nous écriras ! insista-t-elle auprès de la jeune femme. J'aimerais bien que tu me racontes tes journées à Millau et l'ambiance de la maison.

– Je ne vous oublierai pas ! répondit Jeanne, les yeux remplis de larmes. C'est promis... Vous êtes ma seule famille...

– Ne t’inquiète pas : tout se passera bien ! ajouta-t-elle, balayant les angoisses qu’elle pressentait chez la jeune femme. Tes patrons paraissent honnêtes ! Je suis certaine qu’ils seront contents de ton travail. Tu t’appliqueras comme d’habitude... Je peux t’assurer que tu seras bien présente dans nos pensées et dans nos prières...

Envahie par l’émotion, Jeanne éclata soudain en sanglots. Sœur Élisabeth la consola de son mieux puis elle disparut.

Après son départ, Jeanne s’allongea sur le matelas, sécha ses larmes et écouta les bruits de la rue qui montaient jusque dans sa chambre par la fenêtre grande ouverte. Elle laissa vagabonder son esprit et essaya d’imaginer sa journée du lendemain, heureuse de se retrouver dans une maison réputée. Aux environs de 20 heures, Justine la découvrit dans cette position. Elle n’avait pas déballé ses affaires et semblait rêvasser, les yeux rougis. Un instant plus tôt, Jeanne avait pleuré en pensant à tout ce qu’elle avait quitté en partant de Rodez.

– Viens, Jeanne ! murmura Justine avec une voix douce. C’est l’heure de manger. Je t’attendais...

– Mais je ne suis pas encore installée ! protesta-t-elle.

– Tout à l’heure, dès que j’aurai terminé la vaisselle, je t’aiderai à défaire ta malle et nous parlerons si tu en as envie. Nos chambres sont voisines... Viens !

Le sourire de Justine l’engagea à s’arracher à la fournaise de sa chambre pour descendre.

Elles rejoignirent la cuisine qui baignait encore dans des odeurs appétissantes. Cependant, Jeanne ne goûta que du bout des lèvres au poulet aux oignons et aux pommes de terre sautées. Justine n’insista pas, débarrassa rapidement et s’occupa de la vaisselle de la soirée tout en fredonnant des chansons d’amour. En l’entendant, Jeanne se décrispa soudain et retrouva un semblant d’énergie qui la poussa à prendre un torchon pour essuyer les marmites qu’elle entassa sur la table. Puis elles remontèrent sous les combles et s’activèrent à préparer la chambre de Jeanne. Une modeste fenêtre l’éclairait, orientée à l’ouest. À l’orphelinat, au cours de ces deux dernières années, Jeanne avait confectionné son trousseau. Elle avait marqué ses affaires tantôt en lettres anglaises ou en lettres romaines, tantôt au point de croix. La finesse du travail n’échappa guère à Justine.

– Tu te débrouilles très bien pour une apprentie ! la félicita-t-elle. Tu t’entendras sûrement avec la patronne. Elle est exigeante.

Alors que l’obscurité envahissait peu à peu la chambre, les deux jeunes femmes parlèrent de l’orphelinat, du couple Cabirot, de leur héritière qui avait une douzaine d’années et était pensionnaire dans une institution réputée de Montpellier, du quotidien et des habitudes de la maisonnée, de la clientèle de la boutique.

– Maintenant, il est temps de se coucher ! ordonna la cuisinière lorsque les cloches de Millau sonnèrent 11 heures.

Jeanne se glissa entre ses draps qui embaumaient la lavande et essaya de dormir. Mais les boiseries de l’escalier, des parquets et de la toiture craquaient, des souris trottaient dans le couloir et tout s’entremêlait dans son esprit : les adieux à l’orphelinat, son premier voyage, son installation, sa journée du lendemain qu’elle redoutait. Malgré la présence rassurante et les attentions de Justine, la jeune femme ressentait un vide effrayant autour d’elle au point qu’elle ne s’assoupit qu’à une heure tardive.

2

Justine la réveilla dès six heures et demie. Elle avait déjà préparé l'eau chaude pour sa toilette.

– Dépêche-toi de descendre ! conseilla-t-elle. Sinon tu te laveras à l'eau froide...

L'immeuble était équipé de plusieurs cabinets de toilette mais ils étaient réservés aux Cabirots. Justine et Jeanne devaient procéder à leur toilette dans la cuisine. Les patrons les autorisaient à employer le baquet en zinc de la lessive. C'était un changement pour Jeanne qui était habituée aux lavabos et aux douches dont l'orphelinat bénéficiait exceptionnellement depuis quelques années grâce à de généreux donateurs. Elle se résigna à renoncer à son intimité et se « doucha » rapidement dans la cuisine à l'aide d'une casserole pendant que Justine alimentait son fourneau tout en s'occupant du petit déjeuner de ses patrons. Elle s'habilla puis remonta se coiffer. Elle disposait d'une vingtaine de minutes avant l'ouverture de l'atelier lorsqu'elle retrouva Justine. Un bol de lait, de la confiture et de fines tranches de pain l'attendaient sur la table. Les jambes flageolantes, la gorge nouée, Jeanne n'accepta qu'une gorgée de lait et une tartine. Elle finissait de manger lorsque Mélanie Cabirots pénétra dans la cuisine pour remettre à Justine l'argent des emplettes de la matinée.

– Bonjour, Jeanne ! dit-elle en souriant. J'espère que vous avez bien dormi et que vous vous plairez dans cette maison. Vous êtes

à l'heure... C'est bien ! Les portes du premier sont ouvertes. Sachez qu'elles le sont toujours dès 7 heures...

L'apprentie comprit qu'elle ne devait pas s'attarder à la cuisine et rejoignit l'atelier. La première brodeuse s'y trouvait déjà, distribuant sur les tables des paquets de serviettes, de torchons, de draps, de chemises et de mouchoirs. Comme Jeanne semblait s'en étonner, elle expliqua :

– Pour gagner du temps, je prépare le travail de la journée avant que les ouvrières s'installent.

– Le temps est précieux, Jeanne ! compléta sa patronne qu'elle n'avait pas entendue arriver. Chez nous, les bonnes employées ne regardent pas l'horloge.

Lorsqu'elles entrèrent dans l'atelier, quelques minutes plus tard, les ouvrières découvrirent la jeune apprentie devant sa table avec une montagne de torchons à chiffrer au point de croix. Elle s'y appliqua sans relâche tandis que Clémence, la première brodeuse, multipliait les contrôles pointilleux. Elle reprocha à Jeanne tantôt un point trop lâche tantôt une lettre trop « ventrue » ou manquant d'allure. Jeanne encaissa ses remarques sans sourciller même si toutes ne se justifiaient pas. Dès que la matinée se termina et que les ouvrières coiffèrent leurs chapeaux, la dernière embauchée chuchota à son oreille :

– Ne te laisse pas écraser par Clémence ! Elle veut que tout soit irréprochable. Comme la patronne... D'ailleurs, elles sont cousines. N'oublie pas que tu es encore une apprentie et que tu ne peux pas tout réussir du premier coup... Je t'ai bien observée ce matin : tu es habile et tu es rapide... Je suis sûre que tu t'en tireras... Si tu veux avoir une chance de rester dans cette maison, accroche-toi ! Tu en baveras sûrement mais ça vaut la peine. Montre que tu sais tenir ta place même si on te confie des travaux difficiles... Et on t'engagera comme ouvrière...

Ces paroles agirent comme un baume sur Jeanne, restaurant sa confiance. Lorsqu'elle retrouva Justine à l'office, elle était regonflée. La cuisinière remarqua qu'elle était plus détendue. Elle avait appétit au point de soulever le couvercle d'une marmite où mijotait un civet de lapin et de tremper un morceau de pain dans la sauce.

L'après-midi de ce samedi 1^{er} juillet 1905 s'écoula dans la même ambiance laborieuse, presque silencieuse. Clémence acceptait

que les brodeuses chantonnent en travaillant, mais elle n'admettait pas qu'elles bavardent. Elles se rattrapèrent lorsqu'elle s'absentait pour enregistrer des commandes à la boutique, préparer des factures et remettre les ouvrages terminés pour les livraisons. Ce jour-là, elles évoquèrent leurs promenades du lendemain. Certaines prévoyaient de s'aventurer jusqu'aux berges de la Dourbie pour un pique-nique familial et un après-midi de farniente sous les ombrages. D'autres envisageaient une baignade dans les eaux du Tarn. Seule, Jeanne ignorait comment elle occuperait sa journée. La dernière engagée, Juliette, était disposée à l'emmenner avec un groupe d'amies sur les berges de la Dourbie. Mais cette brunette d'une vingtaine d'années était convaincue que sa patronne s'y opposerait.

– Elle n'acceptera pas que tu sortes avec nous ! expliqua-t-elle à Jeanne. J'en suis certaine. Tu arrives à Millau, tu n'as que dix-sept ans. C'est encore trop tôt... Ce sera différent quand tu te seras habituée à Millau et quand elle te connaîtra mieux... J'espère alors qu'elle te laissera nous rejoindre le dimanche. Tu t'ennuieras moins que dans ta chambre ou sur les bancs de la place.

Les discussions cessèrent lorsque les marches de l'escalier menant au premier grincèrent. Clémence revenait.

Dès que les cloches de Millau sonnèrent l'angélus de 7 heures, les visages s'illuminèrent. La semaine se terminait enfin ! Le temps estival perdurait. Les balades du lendemain seraient réussies. Les ouvrières quittèrent la maison dans une cohorte joyeuse et Jeanne s'engagea en direction des étages pour retourner dans sa chambre lorsque madame Cabiroit la rappela :

– Jeanne ! J'ai besoin de vous. Il faudrait ramasser les chutes de tissus qui traînent sur le parquet, balayer, ranger les ciseaux et les pelotes d'aiguilles. Tout doit être en ordre !

La jeune apprentie s'exécuta. L'horloge du Sacré-Cœur sonnait la demie de 8 heures lorsqu'elle remisa le balai et la pelle dans leur placard. Elle s'appretait à refermer les portes de l'atelier lorsque sa patronne descendit pour contrôler son travail.

– J'ai besoin de vous, demain, Jeanne ! dit-elle ensuite. Après la messe de 8 heures, vous chiffrez les torchons du trousseau de Christine Mayran. Clémence a préparé ses instructions. Je vous les donnerai...

– Demain ? Mais nous sommes dimanche, madame ! répondit la jeune apprentie, avec étonnement.

– Et alors ? répliqua Mélanie Cabiro.

– Sœur Madeleine nous a toujours demandé de ne pas travailler le dimanche. Elle nous a expliqué que c'était le jour du Seigneur et une journée de repos...

– Vous n'êtes plus une pensionnaire de l'orphelinat Notre-Dame mais une apprentie en couture et broderie. Et vous n'êtes plus sous l'autorité de sœur Madeleine mais sous la mienne...

– Je croyais que...

– N'insistez pas et ne discutez pas ! rétorqua Mélanie Cabiro. Si vous voulez rester dans cette maison, vous devrez vous plier à nos habitudes. Nous habillons les femmes les plus élégantes de Millau. Nous fournissons les trousseaux des familles les plus fortunées de l'arrondissement. Chez nous, les clients ont tous les droits ! Quand ils exigent des délais très courts, nous devons les satisfaire... C'est notre devise...

Plus calmement, elle précisa :

– Comprenez la situation, Jeanne ! Christine Mayran se marie le samedi 8 juillet. C'est dans huit jours. Tout est encore en chantier. Les pièces de son trousseau doivent être chiffrées avant vendredi. Il y en a des dizaines et des dizaines parce que c'est un trousseau de grande famille...

– Je comprends, madame ! répondit-elle.

Elle avait surtout compris que sa patronne entendait profiter au maximum de sa présence dans la maison. Lorsqu'elle l'avait engagée à l'âge de quinze ans, Louise Canac avait expliqué à Jeanne que ses employés ne travaillaient pas le dimanche, y compris en période de presse, et que la loi avait instauré une journée de repos par semaine. Certes, les deux années passées dans son atelier avaient été décevantes, mais elle reconnaissait que Louise Canac était une femme honnête et n'avait pas cherché à abuser d'elle. L'obligerait-on désormais à travailler tous les dimanches ? Elle le redoutait car de nombreux mariages se déroulaient pendant la période estivale. Elle craignait déjà de ne pas résister à la fatigue si elle ne se reposait jamais. Que faire ? Se plaindre auprès de sœur Madeleine ? Ses mises en garde étaient claires : « J'espère que vous ne nous décevrez pas et que vous obéirez en

toute occasion même s'il vous en coûte. » Jeanne n'avait aucun soutien à attendre de l'orphelinat. Dans ce monde du travail qu'elle ne connaissait pas et qui semblait impitoyable, elle était démunie et sans défense.

Elle attendit le moment où elles rejoignirent leurs chambres pour s'épancher librement auprès de Justine. L'attitude de leur patronne ne surprenait guère la cuisinière.

– Ça correspond bien à son caractère ! expliqua-t-elle à Jeanne. Madame Cabiroton considère ses apprenties comme des bonniches... Elle a des difficultés pour les recruter, elle n'en trouve plus à Millau. C'est certain qu'elle entend profiter de ta situation ! Serre les dents même si tu as une année pénible à passer... Patiente !

Le dimanche, Jeanne effectua sa première sortie en compagnie de Justine. Elles traversèrent des ruelles encore désertes à cette heure matinale et assistèrent à la messe de 8 heures en l'église Saint-Martin. Elles étaient à peine revenues dans l'immeuble du Mandarous que Mélanie Cabiroton leur transmettait ses instructions. Sans plus tarder, Jeanne rejoignit le premier étage, ses torchons en toile de la Sarthe et ses aiguilles à broder. Sa patronne ne la lâcha pas de la journée, contrôlant son ouvrage à plusieurs reprises au point de renoncer à la promenade qui les emmenait avec son époux chaque dimanche après-midi jusqu'au village du Monna où la bonne société de Millau se retrouvait. Ce jour-là, Jeanne se coucha énervée et fatiguée. Le lendemain, les ouvrières rentrèrent radieuses et pleines d'entrain. Elles profitèrent de la moindre absence de Clémence pour raconter leur dimanche. En les entendant, Jeanne les envia.

Les semaines se succédèrent, interminables et laborieuses pour Jeanne, ponctuées par les passages de Charlotte – l'héritière de la famille – qui accourait embrasser ses parents entre une escapade dans les Pyrénées avec ses cousines de Toulouse et des vacances prolongées à Palavas avec ses cousins de Béziers. Charlotte était une gamine capricieuse mais elle avait au moins le mérite d'animer et d'égayer la maison. Parfois, après le dîner, elle retrouvait Jeanne qui travaillait de plus en plus jusqu'à une heure tardive. Si elle était toujours considérée comme une apprentie, elle exécutait désormais des ouvrages d'une ouvrière qualifiée avec des

broderies en lettres anglaises, en lettres gothiques allemandes entrelacées et même au point de bourdon qui était l'un des plus difficiles. Sa rapidité et son habileté suscitaient l'admiration de Charlotte qui ne savait ni coudre ni tricoter. Installée près de sa table, elle regardait Jeanne marquer des mouchoirs, des serviettes, des chemises, des draps. Curieuse, elle l'accablait de questions, ce que ne supportait pas sa mère. Dès qu'elle s'apercevait de l'absence de Charlotte, elle descendait pour la gourmander en prétextant qu'elle empêchait Jeanne de travailler correctement. Charlotte rejoignait sa chambre à contrecœur et, dès qu'elle le pouvait, elle critiquait ses parents.

– Toute l'année, ils ne pensent qu'au commerce, à leurs affaires et à leur clientèle ! expliquait-elle à Jeanne. Ils ne ferment jamais la boutique : c'est leur vie ! Ils veulent bien m'offrir des vacances mais ils n'en prennent jamais : ils craignent sûrement de s'ennuyer et ils ont surtout peur que certaines clientes changent de maison... Ils ne profitent même pas de leur argent !

Une matinée d'octobre, pour suppléer l'absence de son commis, la patronne demanda à Jeanne d'assurer la livraison d'un manteau dans l'avenue de la République. Jusqu'à présent, Jeanne ne s'était jamais aventurée dans Millau ; elle n'y était toujours pas autorisée.

– Vous ne pourrez pas vous tromper, précisa Mélanie Cabiroit en griffonnant des informations sur une feuille. Cette avenue débouche sur le Mandarous ! Vous la remonterez sur un kilomètre ou presque jusqu'aux dernières maisons. On vous indiquera ensuite.

Jeanne s'habilla chaudement, coiffa son chapeau de feutre et emporta le carton. Depuis plusieurs jours, l'automne s'installait. Des nuages gris couraient dans le ciel tandis que les feuilles des platanes tourbillonnaient sur le Mandarous. Dès qu'elle traversa la place, la fraîcheur de l'air la surprit et elle pressa l'allure. Se conformant aux instructions, elle n'éprouva aucune difficulté à découvrir l'adresse de la cliente. Cette dernière, satisfaite de sa commande, n'hésita pas à la gratifier d'un pourboire. C'était inespéré. Seuls, les commis en recevaient de temps à autre. Son premier argent ! Elle l'enferma dans sa main et rebroussa chemin. Le sourire disparut bientôt sur son visage. De gros nuages d'encre

couraient dans le ciel et les premières gouttes s'écrasaient dans la poussière de la chaussée. Jeanne n'avait pas de parapluie et sa jupe longue entravait ses mouvements, l'empêchant de trotter. Bientôt, la pluie mouilla son chapeau et son manteau. L'averse était froide ; le vent cinglait son visage ; Jeanne ressentait l'humidité dans ses chaussures et jusqu'à l'extrémité de ses pieds. Lorsqu'elle retrouva la place du Mandarous, elle grelottait, ruisselante. La patronne l'autorisa à monter dans sa chambre pour se changer. Avant de revenir à l'atelier, Jeanne effectua un détour par la cuisine pour dénouer ses longs cheveux, les peigner, les sécher et se chauffer devant le fourneau. Comme elle frissonnait toujours, Justine l'obligea à prendre du bouillon brûlant.

Il était trop tard : le mal était fait. Fiévreuse, elle ne dormit pas de la nuit et toussa à s'en déchirer les poumons. Justine ne se reposa pas davantage ; elle s'occupa de la malade, prépara une infusion, l'aida à changer sa chemise mouillée. Le lendemain, Jeanne ne se leva pas. Justine en informa leur patronne au moment du petit déjeuner. Quand elle la découvrit dans sa chambre, aussi blanche qu'un linceul et si fatiguée, Mélanie Cabiroto reconnut qu'elle avait besoin de repos. Les combles n'étant pas équipés de poêle, son état ne s'améliora pas malgré les grogs. La nuit suivante fut aussi pénible, Justine veilla encore sur elle. Vêtue d'un manteau pour se prémunir du froid, elle demeura assise à son chevet en luttant contre le sommeil. La fièvre était si forte que Jeanne appelait souvent sa mère dans son délire et marmottait des paroles étranges. Effrayée, Justine supplia sa patronne de prévenir un médecin. Au matin, Mélanie téléphona au docteur Lambert, qui se déplaça dans la matinée. Cet homme grand et maigre, aux cheveux très blancs et aux mains fines l'ausculta longuement puis hocha le menton tout en rangeant le stéthoscope dans sa sacoche. Il semblait si soucieux que Jeanne l'interrogea sans détour :

– Dites-moi si c'est grave...

Le docteur Lambert passa une main dans ses cheveux avant de répondre :

– Il y a bien plus grave mais c'est sérieux... Vous souffrez d'un début de pneumonie...

– C'est l'averse de l'autre jour qui en est la cause, expliqua-t-elle d'une voix rauque. J'étais trempée jusqu'aux os.

Il ne la contredit pas mais précisa :

– Vous ne souffrez pas que d’un début de pneumonie. Vous êtes très fatiguée. Vous avez besoin de repos !

– Ma patronne n’acceptera pas que je me repose, protesta-t-elle.

– Nous verrons, nous verrons ! répondit le médecin en balayant ses objections. Pour l’heure, soignez-vous...

Avant d’emporter son chapeau et sa sacoche, il l’interrogea sur son quotidien dans la maison. Elle répondit d’une manière évasive, presque embarrassée. Il était difficile pour Jeanne d’avouer que son sommeil était entrecoupé de cauchemars et d’insomnies, qu’elle débutait ses journées fatiguée et les terminait exténuée, qu’elle était toujours courbatue et que ses mains tremblaient souvent en brodant.

Le docteur Lambert promit à Jeanne de repasser le lendemain et retrouva sa patronne au second étage. Le regard mobile, le visage crispé, Mélanie Cabirot était nerveuse. Une question la taraudait : quand son apprentie pourrait-elle reprendre ses aiguilles à broder ? Dès que le médecin indiqua qu’il ordonnait deux semaines de repos à la jeune femme, elle se décomposa.

– Cette demoiselle a trop travaillé, souligna-t-il.

– Nous sommes débordées, docteur ! répliqua Mélanie Cabirot.

– Quand l’avez-vous engagée ?

– Elle est arrivée le 1^{er} juillet.

– À quelle heure termine-t-elle sa journée ?

– Elle remonte de l’atelier vers 20 heures.

– Peut-être même à 21 heures ! ironisa-t-il. Les patrons prennent beaucoup de libertés avec la législation.

– Je reconnais que les soirées de Jeanne se prolongent souvent car il y a des travaux à achever et nos clients sont très exigeants... Ils veulent des délais de plus en plus courts.

– Je comprends, madame ! répondit-il calmement. Mais il n’y a pas que les affaires et que les clients qui comptent. Votre apprentie n’est pas une machine ! C’est un être humain qui a le droit de sortir, de se reposer... L’autorisez-vous souvent à quitter l’immeuble pour se promener dans Millau ?

Nullement décontenancée par les questions du docteur Lambert, elle répondit avec aplomb :

– Je ne veux pas la laisser sortir seule dans Millau ! Elle n’a pas dix-huit ans, elle ne connaît pas la ville...

– C'est bien ce que j'avais deviné ! soupira-t-il. La petite n'a pas profité du soleil cet été ni du grand air. À être enfermée à longueur de semaine dans cette maison, votre apprentie souffre d'anémie...

– Je ne veux pas la laisser sortir seule dans Millau ! répéta-t-elle. Les religieuses de l'orphelinat de Rodez me l'ont confiée et elle est désormais sous ma responsabilité... Je n'aimerais pas qu'elle...

– Dès qu'elle sera rétablie, laissez-la sortir ! ordonna le médecin. Que la petite prenne le soleil et le grand air. Et changez-la d'étage ! Elle a besoin d'une chambre chauffée pour pouvoir bien se soigner. Ces combles sont une vraie glacière. C'est très dangereux lorsqu'on souffre d'une pneumonie ! Si le traitement n'est pas appliqué ou s'il n'est pas efficace, je devrai l'envoyer à l'hôpital.

– À l'hôpital ? s'étonna-t-elle.

Le docteur Lambert ne répondit pas, termina sa prescription qu'il abandonna sur le guéridon puis disparut.

Après son départ, Mélanie Cabiroto se résigna à demander à Justine de préparer l'une des chambres d'amis du troisième, d'y allumer le poêle à charbon et d'y installer la malade. Jeanne y emménagea en milieu d'après-midi, surprise mais satisfaite d'occuper une chambre aussi confortable et bien meublée.

– Le médecin s'est sûrement expliqué avec la patronne sinon je moisirais toujours dans les combles ! souffla-t-elle à Justine tout en se glissant entre les draps tièdes.

– J'ai l'impression qu'il ne l'a pas ménagée ! répondit à mi-voix la cuisinière. Depuis, elle s'est drôlement radoucie... Elle m'a chargée de te soigner de mon mieux. Elle n'a pas rechigné à se procurer les remontants ordonnés par le médecin même si elle est près de ses sous ! Elle a peut-être compris qu'elle est allée trop loin...

Ses premières journées de repos, Jeanne les occupa à feuilleter de vieux magazines de mode que Justine avait collectés auprès de leur patronne. Elle écrivit également à sœur Élisabeth et à sœur Rosalie qu'elle avait négligées depuis son installation à Millau, car elle n'avait pas toujours répondu à leurs courriers. Dans la solitude de sa nouvelle chambre, le portrait d'une belle et jeune

femme, sur la commode, lui fit penser à sa mère. Depuis toujours les mêmes questions l'obsédaient. Qui était-elle ? Était-elle encore en vie ? Pourquoi ne l'avait-elle pas élevée ? Avait-elle une chance de retrouver un jour sa trace ? Le mutisme des religieuses de l'orphelinat contribuait à renforcer le mystère...